# MISSIONS DES ESQUIMAUX

## I. — Pour une Fondation au Cap Esquimau [1].

En juillet 1923, Mgr Ovide Charlebois, *O. M. I.*, Vicaire apostolique des Missions du Keewatin, et dont nous dépendions alors, visitait, pour la première fois, la Mission Notre-Dame de la Délivrande, à Chesterfield Inlet.

Sa Grandeur nous quitta le 1er août et, à son arrivée à Churchill, constata que l'évêque protestant et son archidiacre allaient faire une visite de quelques heures aux Esquimaux du Cap Esquimau. Ces messieurs sentaient bien que le Catholicisme s'implantait dans le pays, — eux qui, depuis si longtemps, avaient chanté, sur tous les tons, que le prêtre catholique n'avait pas le cœur de s'occuper des Esquimaux.

Monseigneur m'écrivit à ce sujet, me demandant de faire tous les préparatifs voulus, — si je pensais que la chose était faisable. Pour moi, la chose était nécessaire : donc elle était possible. Tout fut préparé — plans, listes des matériaux de construction, articles de culte, lingerie, vivres, bibliothèque, etc.

L'été suivant, le bateau arriva plus tôt que de coutume. Les lettres de Monseigneur me faisaient savoir que, le Gouvernement nous ayant cédé une vieille bâtisse à Churchill, nous aurions à la démonter et à être prêts à embarquer le tout sur la goélette de la Compagnie, quand

(1) Lettre du R. P. Arsène Turquetil, — maintenant Préfet de la Baie d'Hudson, — datée de Chesterfield-Inlet (Mission esquimaude de Notre-Dame de la Délivrande), 30 juillet 1925.

elle ferait son second voyage au Cap Esquimau. Tout allait bien.

Mais, immédiatement après, j'appris, des employés de cette même Compagnie, que ladite goélette ferait ses deux voyages au Cap Esquimau sans interruption, l'un après l'autre. Dans ces conditions, je ne voyais pas bien comment nous pourrions arriver à temps. La goélette fait le voyage de Churchill au Cap Esquimau en 50 ou 52 heures. Comment trouverions-nous le temps de démonter la maison, planche par planche, sans rien casser, — n'ayant qu'un arrache-clous et quatre marteaux ? Alors, que faire ? Compter sur la Petite Thérèse et partir, comme si tout allait pour le mieux.

* * *

C'est ce qui fut fait. Le R. P. Ducharme, le Fr. Girard et moi nous nous mîmes en route, et arrivâmes dûment à Churchill, — le bateau ne rencontra pas un morceau de glace.

Les gens de l'endroit nous dirent que la débâcle avait eu lieu six semaines plus tôt que d'habitude et donc que la goélette devait arriver d'un moment à l'autre. Alors, la question se posa de nouveau : que faire ? Si on commence à démonter la maison, il faut aller jusqu'au bout. Mais, si nous ne pouvons la transporter au Cap Esquimau et que tout le bois reste dehors jusqu'à l'année prochaine, la fonte des neiges, au printemps, abîmera tout ; puis, si nous ne pouvons bâtir la nouvelle Mission, comment mes compagnons retourneront-ils à Chesterfield ? Et ce fut encore la même réponse : — Allons-y : la Petite Thérèse arrangera sûrement les choses.

Elle les arrangea, en effet. Dix jours se passèrent, et la goélette n'arrivait pas encore, et, pendant ce temps-là, notre ouvrage avançait...

Enfin, le petit vaisseau arriva, nous apportant la nouvelle que la glace, dans le sud, avait longtemps retardé son voyage. La glace dans le sud, à plus de 200 lieues de Chesterfield, où il n'y en avait plus depuis longtemps :

cela ne s'était jamais vu, de mémoire d'homme. Sainte Thérèse y avait mis la main.

La goélette chargea et partit pour son premier voyage au Cap Esquimau. Il nous fallait transporter tous nos matériaux de l'autre côté du fleuve — très rapide, en cet endroit, et large de plus de deux kilomètres.

La Compagnie me prêta un grand bateau plat, me recommandant bien de le charger et surcharger tant et plus, afin de faire le moins possible de voyages. Je ne me le fis pas dire deux fois. La barge était à sec sur le rivage, car c'était la marée basse. On la chargea à pleins bords, et on continua d'empiler, en forme de toit, jusqu'à plus d'un mètre de hauteur.

A la marée haute, un petit canot-moteur vint nous remorquer. Notre bateau plat n'avait jamais porté que des charges légères ; seul le fond était étanche, mais les côtés faisaient eau de toutes parts, et il enfonçait à vue d'œil.

Quatre Montagnais, perchés sur le haut de la charge, ouvrirent de grands yeux, quand ils s'aperçurent qu'ils étaient bientôt au niveau de l'eau.

— « Eh, eh ! nous coulons », me crient-ils d'un air effaré.

Du petit moteur, où j'avais pris place, je leur réponds en riant : — « Eh ! quoi, le bois flotte toujours et ne cale jamais. »

Mais, à part moi, je disais à la Petite Thérèse : « — C'est votre maison : arrangez-vous avec. » Car les courants et contre-courants entraînaient moteur et bateau plat bien loin de leur route, — tantôt en amont, tantôt en aval.

Mais, puisqu'on y est, il faut bien continuer, — un peu comme dans la chanson : *Fallait pas que tu y ailles...* Pourtant, que c'est long et que c'est loin ! Nous mîmes quatre heures à traverser la baie.

Enfin, on arriva. La barge était pleine d'eau, jusqu'à deux doigts du bord ; mais, à la marée basse, reposant sur la grève, elle se vida d'elle-même, par les côtés desséchés et disjoints. On y mit de l'étoupe et de la graisse ; et, le lendemain, nous amenions triomphalement notre

seconde et dernière charge, pendant que la goélette entrait dans le port, prête à charger et à repartir pour le Cap Esquimau...

Je dois avouer que ces travaux nous avaient bien fatigués : la chaleur, le manque d'instruments convenables et jusqu'au manque de vivres, — une tempête de deux jours nous empêchait de nous ravitailler au bateau. Et les moustiques et les maringouins ! Ils nous avaient mis la figure, le cou et les mains tout en sang, et, la nuit, ils nous empêchaient encore de dormir. Les égratignures, coupures aux mains ou éclats de bois sous la peau ne se comptaient plus, — mais ça comptait : car on le sentait bien. Je vois encore le P. Ducharme essayant, en vain, de terminer une lettre à son vieux père : ses mains endolories, enflées et couvertes de bandages ne pouvaient tenir la plume. Mais on était heureux, parce que nous avions réussi.

L'archidiacre protestant arrivait bien de Cap Esquimau, où il avait promis aux Esquimaux de leur envoyer des missionnaires, aussitôt que possible ; il ne se doutait pas que c'est nous qui y allions, et tout de suite, nous y installer pour de bon et lui fermer ainsi l'entrée des Missions esquimaudes du côté du sud !...

On chargea la goélette ; et le moment du départ arriva. Je restais à Churchill, pour mettre en ordre, sur la grève, tout le bois qui restait et dont nous aurions besoin, l'année suivante, pour terminer l'intérieur de la nouvelle Mission.

Nous nous séparâmes, bien émus. Longtemps, je suivis du regard le petit vaisseau, qui emportait, vers le nord, les deux fondateurs de la Mission de la Petite Thérèse... Quand il disparut à l'horizon, je me mis à l'ouvrage.

Deux jours après, le bateau revenait, apportant les premières nouvelles de la nouvelle Mission. Le Père et le Frère avaient eu une excellente traversée, qui les avait reposés. Leurs premières impressions étaient aussi très bonnes : ils allaient commencer, de suite, les travaux en plantant une belle grande croix dans ce pays païen. La Mission était fondée et le Catholicisme triomphait, grâce à la Petite Thérèse de l'Enfant-Jésus...

* * *

J'ajoute un mot sur la suite de mon voyage de Churchill au monde civilisé.

Comme je devais aller à Rome, à l'occasion de l'Exposition vaticane des Missions, j'aurais voulu me rendre d'abord, à York Factory. Mais le capitaine de la goélette était obligé d'aller, auparavant, à Severn, situé à 500 kilomètres plus au sud. Cela me retardait de huit jours, au moins.

Cependant, le baromètre baissait à vue d'œil ; et le ciel se chargeait, de plus en plus, de gros nuages noirs. Dans ces conditions, ne valait-il pas mieux aller, de suite, à York Factory, qui n'est qu'à deux jours de distance ?

Les marins sont, toujours, plus ou moins superstitieux ; le capitaine décida de tirer au sort pour résoudre la question. Prenant une boîte d'allumettes, jaune par-dessus et noire par en dessous :

— « Eh ! bien », dit-il, « si elle tombe le côté jaune en l'air, nous irons à York, et, si elle montre le côté noir, nous irons à Severn. »

Et la boîte dança en l'air et retomba... debout, montrant une extrémité toute blanche !

Je ne vous traduirai pas la volée d'épithètes qu'elle reçut. Mais on alla à York Factory ; et on y arriva, sans tempête ni mauvais temps.

— « Eh ! quoi », fit le vieux marin, « ça ne sert plus de rien, ces baromètres-là, quand il y a un crucifix de Missionnaire à bord ! »...

De York, une petite baleinière nous fit passer à Nelson ; et, de là, nous remontâmes la rivière, en halant le canot à la corde, sur une distance de plus de 40 lieues, — le courant étant trop fort pour l'aviron...

Huit jours plus tard, nous filions, à toute vitesse, sur les rails de la nouvelle ligne de chemin de fer de la Baie d'Hudson.

J'étais loin du pays esquimau. Je m'en éloignais tou-

jours de plus en plus. C'était la civilisation, le Canada et, par delà l'Océan, Rome, puis la France, la Normandie, la famille et tout ce que je n'avais pas revu depuis plus de 25 ans.

Mais ma pensée et mon cœur ne quittaient ni le Nord ni ses Esquimaux ni ses Missionnaires...

Arsène TURQUETIL, *O. M. I.*

## II. — Mission Ste-Thérèse au Cap Esquimau [1].

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je sais bien que vous avez hâte de recevoir de nos nouvelles, — depuis que vous nous avez quittés, au mois d'août dernier. Je vous dirai, tout de suite, cher Père, que vos deux humbles serviteurs sont fort bien portants et que le travail que vous leur avez confié a été assez bien réussi, — ce qui veut dire que la Petite Thérèse nous a visiblement aidés, tout du long.

Voici d'ailleurs quelques détails. Débarqués au Cap Esquimau, le 13 août, nous sommes restés sous la tente jusqu'au 8 septembre. A cette date, nous la plantâmes, cette tente, dans notre maison — laquelle n'avait pas encore de toit, mais dont les murs nous protégeaient du moins contre le vent qui menaçait de déchirer et d'emporter la tente. Car il faisait un temps affreux : nous avions du brouillard, de la pluie, du vent, — de tout, excepté du temps calme.

Malgré tout, la mission-chapelle est debout, aujourd'hui, d'après les plans que vous nous aviez indiqués à Churchill. Nous avons même un beau clocher, qui domine la situation de ses 22 pieds de haut.

---

(1) Lettre du R. P. Lionel DUCHARME, Directeur de la Mission Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus au Cap Esquimau, au R. P. Arsène TURQUETIL, Préfet apostolique de la Baie d'Hudson (1er février 1928).